

Culture Séries,
le webzine des grandes séries

<http://www.culture-series.fr>

Culture
Séries



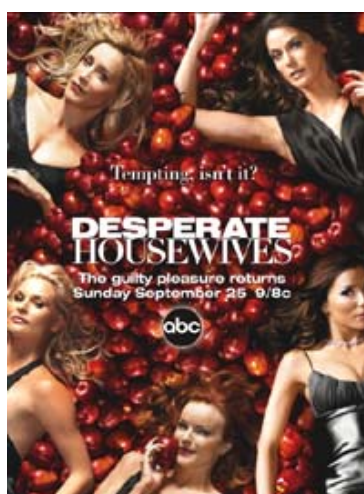
**Desperate
Housewives**

La Cité des femmes

Loïc Marchand
samedi 12 mai 2007

Qu'est-ce qui peut bien rapprocher des femmes a priori aussi différentes les unes des autres qu'une illustratrice de livres pour enfants travaillant à domicile et élevant seule sa fille adolescente, une parfaite maîtresse de maison qui accorde une telle importance au bon goût et au respect des convenances qu'elle ne tolère chez ses proches aucun laisser-aller, une ancienne « working girl » devenue maman à plein temps de quatre épuisants garnements, et un ex-mannequin marié à un latino-Américain dont le compte en banque suffit à lui assurer l'oisiveté luxueuse à laquelle elle aspire ?

Le fait d'habiter la même rue d'une banlieue cossue ? Le mode de vie qu'elles partagent et qui les conduit à se croiser quotidiennement ? Les potins qu'elles sont alors amenées à échanger ?



Un poster promotionnel de la série.

À moins que l'origine de leur connivence soit à chercher ailleurs que dans leur statut commun (quoique diversement vécu) de « femmes au foyer », et qu'elle réside en fait dans leur lutte de tous les instants contre un désespoir latent ayant déjà conduit l'une de leurs voisines et amies au suicide ?

Car Wisteria Lane, quartier résidentiel huppé d'une petite ville américaine (et imaginaire) du nom de Fairview, n'est pas seulement le modèle d'harmonie dont il offre l'image à quiconque en emprunte les allées toujours pimpantes. Au-delà des jardinets fleuris impeccablement entretenus, derrière les façades de bois peint aux ravissantes couleurs pastel, de l'autre côté des élégants bow-windows se cachent en effet les pires secrets et les plus noires détresses. Un matin qui aurait pu ressembler à tous les autres, l'une des « figures de proue » de ce havre de paix sort ainsi un revolver de la boîte à chaussures dans lequel il était soigneusement rangé... et elle met fin à ses jours au beau milieu de son salon parfaitement ordonné !

Vous les femmes

Si la population locale toute entière est en émoi, ce sont les femmes qui réagissent les

premières car elles règnent en maîtresses sur la petite communauté au coeur de laquelle cet événement pour le moins inhabituel vient de se produire. Et parmi ces femmes, les voisines les plus proches de feu Mary Alice Young (Brenda Strong) sont évidemment les plus touchées :



Susan Mayer (Teri Hatcher).

pour Susan Mayer (Teri Hatcher), Bree Van De Kamp (Marcia Cross), Lynette Scavo (Felicity Huffman) et Gabrielle Solis (Eva Longoria), pas question face à un tel drame de rompre le « pacte d'amitié » qui les liait à la défunte.

La première est une éternelle gaffeuse au coeur d'or qu'il est plus rarement donné de surprendre devant sa planche à dessin (elle est pourtant censée gagner sa vie en illustrant des albums destinés aux tout-petits) que dans les situations ou les postures les plus invraisemblables. Qu'elle mette accidentellement le feu à la maison d'une de ses voisines, qu'elle se retrouve coincée hors de chez elle dans le plus simple appareil ou qu'elle reste suspendue au-dessus du vide après être passée à travers le plancher d'une salle de bain qui n'est même pas la sienne, Susan Mayer ne perd jamais le sens de l'auto-dérision qui en fait la plus adorable des mères (sa fille Julie, avec laquelle cette divorcée entretient des rapports évoquant ceux des héroïnes de *Gilmore Girls*, devient selon les cas témoin ou complice de ses plans farfelus) en même temps que la plus fidèle des amies. Mais elle aimerait également représenter la plus désirable des amantes aux yeux d'un homme sachant la mériter... ce qui n'est pas forcément chose aisée quand on confond encore sa droite et sa gauche !

La deuxième est capable, chaque matin, de refaire le lit et de rendre la chambre conjugale aussi impeccable que si personne n'y avait passé la nuit avant même que son mari ait eu le temps de soulager sa vessie dans le cabinet de toilette attenant. Elle ne déroge jamais à son planning hebdomadaire de tâches ménagères (entre autres activités de « loisirs créatifs »)



Bree Van De Kamp (Marcia Cross).

et ne supporte pas la vue d'un bouton sur le point de se séparer du vêtement qu'il est censé fermer (un spectacle aussi insoutenable la conduisant à se saisir toute affaire cessante du nécessaire de couture qui ne la quitte jamais) ni le moindre « désordre » (auquel cette excellente tireuse, membre de la très puissante et conservatrice National Rifle Association, est capable de réagir fusil à l'épaule). Si son éducation conservatrice a contribué à la rendre particulièrement soucieuse de son apparence (aucune salissure ne saurait être tolérée sur ses élégants tailleurs ni sur ses impeccables chemisiers, aucune maille de ses tricots ni de ses collants ne saurait être autorisée à filer, pas plus qu'une mèche rebelle ne saurait dépasser impunément de sa flamboyante mise en plis), Bree Van De Kamp se démarque pourtant des WASPs [1] que leur sophistication rend parfois étriqués et égocentriques. Sincèrement à l'écoute d'autrui, elle est ainsi prête à épauler en toute occasion quiconque fait appel à ses services. Mais cela ne la met nullement à l'abri des petites (voire des grosses) trahisons dont peuvent à l'occasion se rendre coupables des proches auxquels elle estime avoir toujours donné, en s'efforçant de mille façons d'embellir leur quotidien, la meilleure preuve d'un sincère attachement.



Lynette Scavo (Felicity Huffman).

La troisième ne sait plus très bien quand commencent ses journées ni quand elles se terminent : entre les couches et les biberons (la dernière de ses quatre enfants, Penny, est encore un bébé), les goûters d'anniversaire et les courses au supermarché (dans les rayons duquel ses jumeaux hyper-actifs, Preston et Porter, sont toujours prêts à se battre contre leur frère Parker), la cuisine et la lessive, le ménage et le rangement, Lynette Scavo a beaucoup de mal à trouver ses repères. Bien entendu, on applaudit unanimement autour d'elle le « choix de vie » l'ayant conduite à mettre entre parenthèses sa brillante carrière de publicitaire et de femme d'affaires. Mais elle finit par se perdre dans la contemplation désabusée des diplômes et autre coupures de presse louant sa réussite professionnelle passée tandis que sa turbulente « tribu » s'agite autour d'elle. Et elle voudrait bien hurler à la face du monde qu'on peut avoir envie de retrouver le chemin du bureau, quitte à laisser derrière soi des enfants en bas âge, sans courir du même coup le risque de passer pour une mère indigne.

La quatrième enfin pense avant tout à se laisser vivre (les mauvaises langues diraient : « à se laisser dériver »).



Gabrielle Solis (Eva Longoria).

Une grande maison remplie de meubles, de tableaux et de bibelots onéreux (quoique d'un goût souvent douteux), des tenues portant la griffe des plus grands couturiers (en sa qualité d'ancien mannequin, elle ne saurait porter autre chose), des bijoux comme s'il en pleuvait (et dont son époux semble avoir fait le coûteux ciment de leur couple), des tonnes de produits cosmétiques (indispensable complément des séances de gymnastique et de musculation auxquelles elle s'astreint quotidiennement afin de conserver le physique qui a fait sa réputation), des rendez-vous réguliers chez la coiffeuse et l'esthéticienne, des razzias quasi-quotidiennes au centre commercial, un cabriolet et une carte de crédit non plafonnée... Une telle opulence devrait logiquement suffire au bonheur de Gabrielle Solis, si la chair n'était pas si faible et si l'adolescent chargé de l'entretien de son jardin n'était pas si attirant ! Mais il n'est pas facile de cacher une telle liaison à un mari naturellement suspicieux, ni de dissimuler à ses amies la banqueroute de ce dernier.

Ce que veulent les femmes

Quant aux autres femmes de Wisteria Lane, où l'on peut croiser à l'occasion Alberta Fromme (Betty Murphy), légitimement inquiète lorsqu'elle doit laisser son chat à la garde de Susan Mayer, ou de façon plus récurrente Ida Greenberg (Pat Crawford Brown), l'attachante alcoolique du quartier, aussi bien que l'acariâtre Karen McCluskey (Kathryn Joosten),



Edie Britt (Nicollette Sheridan).

c'est tout juste si deux d'entre elles parviennent à retenir l'attention en des circonstances aussi particulières que celles du suicide de Mary Alice Young.

La plantureuse Edie Britt (Nicollette Sheridan) sort du lot non seulement grâce à sa plastique pour le moins avantageuse mais aussi parce qu'entre deux conquêtes masculines, elle a bien du mal à cacher qu'elle rêve d'être intégrée en lieu et place de Mary Alice au sein du petit cercle des intimes de cette dernière (même si elle préférerait se casser un ongle, enfiler une robe de soirée sans avoir vérifié au préalable qu'elle est assortie à son brillant à lèvres ou planter l'un de ses talons aiguilles dans une déjection canine plutôt que de l'avouer ouvertement !). Hélas pour elle, ses extravagances (elle sait laver sa voiture comme personne, uniquement vêtue pour l'occasion d'un mini-short et d'un chemisier sur lequel elle essore copieusement son éponge afin d'en accentuer la transparence) et son appétit sexuel (le lavage de voiture en question ayant pour seul objectif d'attirer l'attention du séduisant Mike Delfino) mis à part, cette « divorcée à répétition » ayant aspiré jusqu'à la moelle de chaque mari pris dans ses filets ne cesse de croiser le chemin de l'inénarrable Susan, dont la maladresse chronique semble décuplée en présence de sa « rivale » (dans le coeur de deux hommes au moins) : à la rue après l'incendie de sa maison, renversée lors d'une marche arrière pour le moins hasardeuse, cruellement piquée par un bataillon de guêpes, Edie se trouve parfois dans l'incapacité de conserver son orgueilleux maintien en présence de « cette garce de Mayer » (c'est elle qui le dit !).

L'horripilante Martha Huber (Christine Eubank) en sait quant à elle beaucoup plus que quiconque s'agissant des habitants de son quartier (dont elle consigne patiemment les

moindres faits et gestes dans un journal intime), et son masque d'honorabilité est si mal ajusté que le téléspectateur sait très vite à quoi s'en tenir sur son compte. Alors qu'elle vient tout juste de prévenir la police de sa découverte du corps sans vie de Mary Alice Young, elle s'empresse ainsi d'arracher avec un sourire cynique l'étiquette indiquant que le robot ménager posé en toute hâte près du téléphone (dont elle s'était en fait munie comme d'un prétexte pour aller fouiner chez sa voisine) appartenait à la défunte : il n'y a pas de petit profit ! Car cette redoutable veuve, qui a connu son lot de frustrations tout au long de sa pauvre existence et dont les revenus s'avèrent particulièrement modestes depuis la mort de son mari, estime que les personnes vivant dans son entourage (particulièrement celles ayant eu une « mauvaise » conduite) sont susceptibles de remédier aux effets de la mauvaise fortune.



Martha Huber (Christine Estabrook).

Dès qu'elle a repéré une nouvelle « victime », elle laisse donc son impitoyable naturel revenir au galop et fait sans plus tarder monter les enchères s'agissant du prix de son silence. Susan Mayer en sait quelque chose : pour avoir imprudemment « oublié » son verre mesureur dans la maison d'Edie le soir où elle y a mis le feu, notre gaffeuse préférée se voit bientôt « sollicitée » par Mme Huber qui exige qu'elle assume à sa place des dépenses ménagères sans cesse plus importantes.

Ces « laissées pour compte » (que tout oppose excepté l'ostracisme dont elles s'estiment victimes sans s'apercevoir que chacune à sa manière l'entretient au quotidien) en arrivent même à nouer l'une envers l'autre des relations où l'exaspération mutuelle le dispute à une complicité presque amicale. Martha Huber ne tarde pas cependant à « disparaître », offrant (bien malgré elle !) à l'infatigable blonde platine installée chez elle depuis qu'elle n'a plus de toit la possibilité d'organiser les recherches et d'occuper du même coup le devant de la scène. Une place que dès lors, Edie-la-carnassière entend bien conserver : de « cinquième roue du carrosse », elle devient en quelque sorte la « cinquième dame » du jeu de cartes dont Susan, Bree, Lynette et Gabrielle restent toutefois les figures majeures [2].

Une affaire de femmes

Martha Huber n'étant pas la seule à épier ses voisins et Edie Britt n'étant pas la seule « chasserresse » du quartier, mieux vaut ne pas se faire d'ennemis à Wisteria Lane (quitte à accepter certains compromis à la limite du chantage...) car les écarts de conduite s'y paient très cher ! Ce ne sont pas Maisy Gibbons (Sharon Lawrence) ni Maxine Bennett (Jane Lynch) qui prétendront le contraire : la première est arrêtée pour prostitution, la liste des hommes que cette mère de famille apparemment irréprochable recevait à son domicile menaçant la quiétude de bien des ménages alentour, et la deuxième est appréhendée par le F.B.I. pour s'être offert les services de Xiao-Mei (Gwendoline Yeo),



Felicia Tilman (Harriet Sansom Harris).

une jeune esclave chinoise « achetée » à son oncle qui assurait à elle seule, depuis l'office, la réputation de parfaite hôtesse dont jouissait sa « maîtresse ». Comment s'étonner dans de telles conditions que Gabrielle Solis s'inquiète des suites que pourrait avoir sa liaison avec John Rowland (Jesse Metcalfe), ébauchée alors que l'intéressé était encore mineur, si celle-ci était rendue publique par Helen (Kathryn Harrold), la mère du jeune homme ?

Et sans aller jusqu'à des cas aussi extrêmes, la notion de concurrence est telle entre toutes ces femmes que lorsqu'une « place » se libère au sein de la petite communauté, elle ne reste jamais vacante très longtemps. À peine Martha Huber a-t-elle cessé de fouiner dans les allées du supermarché local ou dans celles des propriétés voisines de la sienne que sa soeur, Felicia Tilman (Harriet Sansom Harris), s'installe ainsi dans ses meubles en affirmant, sourire mauvais à l'appui, qu'elle détestait cordialement la quinquagénaire que tout le quartier semble se faire un devoir de retrouver morte ou vive... mais qu'elle remuera ciel et terre pour savoir ce qui lui est arrivé ! Et lorsque c'est chose faite, Felicia se montre prête à tout pour venger l'ancienne occupante des lieux ; même si elle doit laisser quelques-uns de ses doigts et plusieurs litres de sang (patiemment emmagasinés jusqu'au moment où il devront servir à accréditer la thèse de son propre assassinat et à couvrir sa fuite...) dans cette sinistre entreprise.

Attention ! Une femme peut en cacher une autre



Betty Applewhite (Alfre Woodard).

Lorsqu'une des maisons de la rue est mise en vente, c'est encore une femme qui en fait l'acquisition et qui vient s'y installer de nuit sans même l'avoir visitée au préalable (son descriptif, fourni par une Edie Britt ravie de se trouver au centre de cette fructueuse transaction immobilière, ayant visiblement conquis la nouvelle propriétaire). Betty Applewhite (Alfre Woodard), mère d'un grand jeune homme prénommé Matthew (Mehcad Brooks), affiche d'ailleurs une discrétion qui ne tarde pas à paraître suspecte dans une communauté où la curiosité a toujours été de mise. Et en l'occurrence, il y a réellement matière à s'inquiéter puisque cette talentueuse pianiste et son fils retiennent prisonnier dans leur cave un pauvre bougre que ses capacités intellectuelles limitées empêchent de dénoncer l'injustice du traitement dont il est victime. Mais la nouvelle venue n'a rien non plus de la mère indigne qu'on aimerait détester : persuadée qu'il est de son devoir de soustraire du monde un être qu'elle ne demandait qu'à chérir, résolue à procéder elle-même, si le besoin s'en fait sentir, au sacrifice de la chair de sa chair, cette afro-Américaine se révèle en définitive beaucoup plus pathétique que cruelle.

Que dire par ailleurs des « aînées », belle-mères ou mères de nos héroïnes,



Bree et Phyllis Van De Kamp (Shirley Knight).

qui ont le chic pour s'immiscer au pire moment dans des foyers déjà en crise ? Dans la première catégorie, Juanita (dite « Mama ») Solis (Lupe Ontiveros) et son obstination à apporter à Carlos la preuve irréfutable de l'infidélité de Gabrielle précède d'une courte tête Phyllis Van De Kamp (Shirley Knight), dont la manie d'attirer la compassion atteint des sommets au moment de la mort de son fils Rex. La mère de Susan, Sophie Bremmer (Lesley Ann Warren), n'est guère moins envahissante et son manque total de maturité ferait presque passer la fantasque illustratrice pour la plus raisonnable des quadragénaires. Quant à Lucia Marquez (Maria Conchita Alonso), la mère de Gabrielle qu'aucun de ses quatre mariages n'a « usée » et qui fait figure de publicité vivante pour les miracles de la chirurgie esthétique, elle va jusqu'à proposer de porter à la place de son mannequin de fille (suite à l'agression et à la mauvaise chute ayant entraîné la fausse couche de cette dernière) l'enfant que Carlos rêve de voir arriver dans son foyer.

Les Femmes... ou les enfants d'abord...

La progéniture de ces dames ne les met pas non plus à l'abri des surprises, la propension à s'attirer des ennuis n'attendant visiblement pas le nombre des années en ce qui concerne les filles. Les frasques de Julie Mayer (Andrea Bowen) restent certes plutôt anodines, même lorsqu'elle héberge Zach Young (Cody Kash) dans sa propre chambre après que celui-ci se soit enfui de l'hôpital psychiatrique où son père l'avait fait interner, mais il est bien possible que le titre de « reine de la gaffe » se transmette de façon héréditaire.



Julie Mayer (Andrea Bowen).

Un exemple ? Alors que Susan a eu le plus grand mal à récupérer dans le sac du facteur de Wisteria Lane une lettre d'aveu qu'elle avait inconsidérément écrite puis envoyée à Edie Britt, Julie la découvre cachée au milieu du courrier de sa mère et s'empresse... de la remettre parmi les enveloppes que le préposé au courrier n'a pas encore distribuées !

Quant à Danielle Van De Kamp (Joy Lauren), qui rêve de suivre les traces de Gabrielle Solis et de devenir mannequin, elle commence par empiéter sur les plates-bandes de la voisine et amie de sa mère en prenant, dans la vie du séduisant jardinier John Rowland, une place que

la femme de Carlos n'est nullement disposée à lui laisser. Privée de père et dans l'incapacité de se tourner vers une mère qu'elle estime incapable de recevoir la moindre confiance en matière de flirt (Bree ne se montre-t-elle pas prompte à remuer ciel et terre pour savoir qui a « égaré » un préservatif dans sa panier de linge sale ?), elle sort ensuite avec Matthew Applewhite sans se douter un seul instant du rôle d'appât que le jeune homme lui fait jouer à son insu ni du danger qu'elle court à lui accorder sa confiance.

S'agissant enfin de Lynette Scavo, qui se croyait à l'abri de tels problèmes pour une bonne dizaine d'années (Penny étant encore à un âge où une certaine docilité reste de mise...), le fait de découvrir l'existence de Kayla Huntington (Rachel Fox) au moment où cette demoiselle (née douze ans plus tôt d'une liaison entre sa mère et Tom) s'apprête à entrer dans l'adolescence va quelque peu bouleverser la vie de famille à laquelle elle s'était habituée.

Et les garçons, dans l'histoire : seraient-ils en reste ? Pas le moins du monde !



Zach Young (Cody Kasch).

Zach Young se sent ainsi doublement orphelin, la femme qui l'avait mis au monde et celle qui l'avait élevée comme son fils étant toutes deux décédées, et sa recherche d'une « mère de substitution » en la personne de Bree Van De Kamp (dont il investit la maison en y pénétrant par effraction pour la « décorer » avant l'heure aux couleurs de Noël, suite à un échange de confidences mal interprétées) le conduit tout droit à l'hôpital psychiatrique. Il n'a guère plus de chance avec Susan Mayer, qui fait tout pour l'éloigner aussi bien sentimentalement que physiquement de sa fille Julie (dont il était devenu le petit ami) puis de Mike Delfino (son père biologique).

En ce qui concerne l'existence mouvementée de Lynette, plusieurs questions se posent. Que donneront les jumeaux Scavo, Preston et Porter (Brent et Shane Kinsman), au-delà de l'hyper-activité qui rythme leur enfance ? Que deviendra leur frère Parker (Zane Huett) lorsque ses aînés auront passé l'âge de lui coller du chewing-gum dans les cheveux ? Difficile à dire...

On peut toutefois espérer pour leur maman que ces « bons petits diables » ne suivront pas l'exemple d'un certain Andrew Van De Kamp (Shawn Pyfrom),



Andrew Van De Kamp (Shawn Pyfrom).

dont la crise d'adolescence est devenu le pire cauchemar de sa propre mère. Si Bree n'a probablement pas toujours eu les attentions maternelles dont le jeune garçon (qui lui reproche en outre de ne pas avoir rendu son père heureux) aurait aimé être l'objet, force est effectivement de constater qu'il lui fait payer ces « manquements » au centuple. Au-delà d'une consommation plus ou moins régulière de stupéfiants et d'une homosexualité qui auraient certainement fini par être « acceptées » par les siens (le séjour en camp de redressement de l'adolescent n'ayant pas donné les résultats escomptés) s'il s'était agi des seuls aspects de son existence propres à défrayer la chronique de Wisteria Lane, ce « gosse de riches » se rend surtout coupable d'une infraction routière fatale aggravée d'un délit de fuite. Dans le seul but de toucher une partie de son héritage, il se livre ensuite à un faux témoignage en prétendant que sa mère l'a frappé sous l'emprise de l'alcool... jusqu'à ce que Bree le conduise hors des limites de la ville et lui signifie qu'il n'a plus rien à faire au sein du foyer qu'elle a vainement tenté de rendre « parfait ».

Hommes, femmes, mode d'emploi

Qu'en est-il des conjoints ou des compagnons partageant l'existence des figures emblématiques d'un tel gynécée ? Il est clair en tous les cas que la destinée de ces dames, même lorsqu'ils les ont épousées en bonne et due forme, ne leur « appartient » absolument pas : Susan (que l'infidélité de son époux a conduite à reprendre sa liberté en divorçant), Bree (qui règne en maîtresse sur le petit royaume qu'elle a édifié et qui n'accepte pas que son mari y introduise la moindre « dissidence »), Lynette (qui s'accommode tant bien que mal d'un mode de vie dont elle essaie de se convaincre elle-même qu'il correspond à un choix délibéré... mais qui refuse catégoriquement que le père de Preston, Porter, Parker et Penny lui fasse un cinquième enfant dont le prénom commencerait à n'en pas douter par un « P »)



Susan et Karl Mayer (Richard Burgi).

et Gabrielle (qui ne recule devant rien pour obtenir de son conjoint tout ce que ce dernier est susceptible de lui offrir, ce qui ne l'empêche nullement de prendre du bon temps avec le jeune amant qu'elle a attiré dans ses filets) sont des femmes résolument libres de leurs choix et des décisions qu'elles sont amenées à prendre. Elles affirment ainsi une indépendance sociale, financière, sentimentale (voire sexuelle...) résolument ancrée dans la société d'aujourd'hui. Et il n'est pas toujours facile pour ces messieurs, dans de telles conditions, d'affirmer leur virilité.

L'ex-mari de Susan, Karl Mayer (Richard Burgi), est allé affirmer la sienne ailleurs : de la sulfureuse Edie Britt à sa secrétaire puis de sa secrétaire à... Edie Britt (la boucle étant ainsi bouclée !), il a fait porter à la mère de Julie une paire de cornes que celle-ci a fini par trouver si encombrantes qu'elle s'est débarrassé le plus légalement du monde de l'homme qui l'en avait pourvue. L'adorable gaffeuse n'en rêve pas moins d'avoir à nouveau une épaule masculine sur laquelle s'appuyer (et plus si affinités !), avec une nette préférence pour celle de Mike Delfino (James Denton) dont le suicide de Mary Alice lui a ironiquement permis de croiser le regard plein de promesses. Mais le chemin qui mène à ce dernier est semé d'embûches, la relation entre le plombier et l'illustratrice menaçant plus d'une fois de s'embourber dans les ornières dont il est truffé... jusqu'à ce qu'un autre homme y mette fin de façon pour le moins brutale ! Car ils sont plusieurs dans le même temps, du chirurgien Ron McCready (Jay Harrington) à un Karl visiblement nostalgique du temps où il partageait la vie de Susan,



Tom Scavo (Doug Savant).

à graviter dans l'entourage de la ravissante divorcée en y allant qui de ses poings, qui de sa grosse cylindrée (symboles s'il en est de la virilité évoquée plus haut) afin d'en évincer par jalousie ou par — légitime ? — défiance le fameux Mike. Pourtant, la voiture qui finit par renverser ce dernier appartient à un troisième larron : Orson Hodge, auquel l'imprudent Delfino a glissé qu'il lui semblait l'avoir déjà croisé quelque part, ne peut en effet risquer que son trouble passé soit exposé au grand jour...

C'est en travaillant hors de chez lui que Tom Scavo (Doug Savant), de son côté, semble goûter autant que possible aux prérogatives de la masculinité : de voyages en dîners d'affaires, toujours en quête d'une promotion, il vit son existence de publicitaire avec d'autant plus d'entrain que la patiente Lynette assure pendant ce temps-là le quotidien d'une « petite » famille qu'il ne rechignerait pas à voir s'agrandir encore (son épouse n'étant cependant disposée à lui accorder ses faveurs qu'à la condition expresse, évoquée précédemment, de ne pas devenir mère une fois de plus). Lorsque la situation s'inverse, Tom héritant du rôle de père au foyer tandis que sa femme renoue avec la vie professionnelle qu'elle avait dû laisser de côté, le couple connaît toutefois plus de bas que de hauts. Et la période au cours de laquelle les Scavo travaillent au sein de la même société (« Madame » devenant la supérieure hiérarchique de « Monsieur ») s'avère d'autant plus désastreuse qu'elle débouche sur la découverte par Lynette de la double vie du père de ses enfants... qui est également celui d'une fille de douze ans, née de sa liaison passée avec une certaine Nora Huntington (Kiersten Warren). « Bon sang ne saurait mentir » : Tom n'est-il pas après tout le digne rejeton de Rodney Scavo (Ryan O'Neal), ce dernier n'ayant jamais été l'homme d'une seule femme ?

Les Maris, les femmes, les amants

Chirurgien de son état (bien qu'on ne le voie jamais dans l'exercice de ses fonctions), Rex Van De Kamp (Steven Culp) ne peut se contenter quant à lui du corps froid comme le marbre de la hiératique Bree... Dans la mesure où ceux de ses patientes ne lui inspirent rien

d'autre que des considérations purement anatomiques, il se tourne alors vers une voisine faisant quant à elle profession d'assouvir les fantasmes de tout individu mâle prêt à payer le prix de ses services. Car cet homme, que sa légitime épouse aurait volontiers fait passer pour un incurable sentimental en révélant lors d'un dîner entre amis qu'il pleure après l'éjaculation (une révélation fracassante qui sonne en fait le glas de leur mariage), n'aime rien tant qu'être dominé ! On pourrait imaginer qu'il est pleinement servi dans un foyer où le moindre de ses faits et gestes est effectué sous l'impitoyable contrôle de sa légitime épouse



George Williams (Roger Bart) et Rex Van De Kamp (Steven Culp).

(dont on finit pas comprendre qu'elle a pris le relais d'une mère aussi intransigente qu'envahissante). Mais il lui faut plus que ça pour vivre une sexualité « épanouie », et les accessoires utilisés par Maisie Gibbons ne tardent pas à lui devenir indispensables... même si leur usage n'est pas forcément compatible avec les problèmes cardiaques dont Rex se révèle souffrir.

C'est là qu'intervient le « deuxième homme » de la vie de Bree, George Williams (Roger Bart), pharmacien qui aspire à devenir l'amant de Bree et dont les préparations ne tardent guère à envoyer son rival *ad patres* (où il le rejoindra d'ailleurs plus vite que prévu). S'ensuit une brève liaison entre la jolie veuve et Peter McMillan (Lee Tergesen), rencontré aux « Alcooliques Anonymes » mais souffrant également d'une addiction... au sexe ! Jusqu'à la rencontre entre Bree et le « troisième homme » de son existence, Orson Hodge (Kyle MacLachlan), ce dentiste aux manières affables mais aux canines aiguisées ayant tout lieu de se féliciter d'avoir fait croire au pied levé (le temps d'une séance de cinéma) qu'il sortait avec Susan Mayer. Cela lui a en effet permis d'approcher plus aisément les meilleures amies de cette dernière, parmi lesquelles une certaine rousse tout à fait à son goût.

Reste le cas de Carlos Solis (Ricardo Antonio Chavira) qu'on jugerait volontiers « fleur bleue » — en dépit de ses airs de macho latino-Américain — pour avoir vu une larme couler le long de sa joue dans le flash-back revenant sur l'instant où Gabrielle acceptait de devenir sa femme. Une impression sur laquelle on est toutefois contraint de revenir en constatant qu'il verse la même larme au moment de conclure tout marché a priori susceptible de s'avérer « juteux » ! Cet incorrigible jaloux, à force de soupçonner des intrigues plus invraisemblables les unes que les autres (et dans lesquelles il semble avoir la manie

d'impliquer les homosexuels vivant à Fairview, ce qui lui coûtera « mucho »...), subit bien évidemment le « déshonneur » qu'il craignait par-dessus tout : en dépit de tout ce qu'il lui offre, estimant que cela devrait suffire à la rendre heureuse, sa ravissante épouse le « cocufie » effectivement sans vergogne avec John Rowland. À noter que l'athlétique jardinier, encore adolescent il est vrai au moment où s'ébauche cette liaison, fait preuve en ce qui concerne « les choses de l'amour » d'une telle immaturité qu'il n'appelle jamais sa maîtresse autrement que « Madame Solis »



Carlos Solis (Ricardo Antonio Chavira) et John Rowland (Jesse Metcalfe).

et ne semble pas s'apercevoir du fait que cette dernière le considère en fait comme une sorte de « jouet ». Dans un tout autre domaine, Carlos serait cependant très mal placé pour donner des leçons de moralité et de bonne conduite à quiconque puisque les malversations financières dans lesquelles il a trempé finissent par être démasquées et par lui coûter une peine de prison ferme.

Mais il ressort de cet isolement forcé avec la conviction qu'il lui est encore possible de devenir meilleur. Et qui lui a soufflé cette brillante idée ? Une autre femme... censée avoir fait don de sa vie au Christ, puisqu'il s'agit d'une jeune religieuse répondant au doux nom de Soeur Mary Bernard (Melinda Page Hamilton). Cette dévotion ne représente néanmoins qu'une « passade », la possessive Gaby ayant usé de tous les moyens à sa disposition pour que « son » homme soit dans l'incapacité d'accompagner la nonne dans sa mission auprès des habitants du Tiers-Monde. Prochain objectif de l'infatigable Carlos ? Connaître les joies de la paternité, une obsession qui l'avait déjà conduit à trafiquer les plaquettes de pilules contraceptives de sa tendre moitié. Une mère porteuse s'avérant la solution la plus « pratique » et la jeune Xiao-Mei vivant sous le toit des Solis (dont elle est devenue la domestique après avoir été libérée du joug de Maxine Bennett), le « deal » semble clair... si ce n'est que la petite asiatique se montre moins farouche qu'on aurait pu s'y attendre envers le père biologique de l'enfant dont elle a accepté d'assurer la venue au monde. « Ma grand-mère disait toujours qu'un sexe en érection ne possède pas la moindre morale ! », lançait Gabrielle à ses amies autour d'une tasse de café... sans se douter à ce moment-là que la meilleure illustration de cet adage lui serait fournie par son propre mari !

L'Homme qui aimait les femmes

Ce qui peut sembler étonnant de prime abord, c'est qu'un univers aussi féminin que celui dont on nous dresse ici le tableau soit issu d'un cerveau masculin : celui de Marc Cherry. Ce dernier a toutefois une mère dont il n'a jamais caché, depuis le lancement de la série, qu'elle lui avait inspiré à la fois le personnage de Bree Van De Kamp et certains traits de caractère de ses autres héroïnes, à commencer par l'exaspération de Lynette Scavo face à la conduite de ses chérubins [3]. Sans oublier les anecdotes issues de la propre enfance et de l'adolescence de Cherry, transposées à l'écran de façon à peine « romancée » : les gamins si insupportables à l'arrière de la voiture conduite par leur maman que celle-ci les fait descendre sur le trottoir et les y « abandonne » (avant de revenir sur ses pas quelques secondes plus tard), le chewing-gum irrémédiablement collé dans les cheveux de l'un des gosses en question (dans la réalité, ce fut la soeur de Marc Cherry qui fit l'objet de cette désagréable expérience), etc.



Marc Cherry, le créateur de *Desperate Housewives*.

Mais des scènes plus intimes ont également été écrites et filmées de la façon exacte dont Marc Cherry les a vécues : la réaction de Bree à l'annonce de l'homosexualité de son fils est ainsi rigoureusement calquée sur celle de la mère du créateur de *Desperate Housewives* lorsque ce dernier lui fit le même aveu.

Notons en outre que Marc Cherry, dès le début de sa carrière et en vertu d'un oedipe plutôt bien assumé, a toujours adoré les personnages féminins et celles qui les incarnent. Il commence d'ailleurs par servir d'« assistant » à la comédienne Dixie Carter [4] sur le tournage de la série *Femmes d'affaires et dames de coeur*, racontant le quotidien de deux soeurs d'âge mûr que tout oppose à l'exception de leur projet commun : devenir les décoratrices d'intérieur les plus en vue du moment. Cherry reste fidèle au poste durant deux années au terme desquelles il travaille brièvement sur *Homeroom* avant de rejoindre en 1990 l'équipe de scénaristes des *Craquantes* dont il ne pourra toutefois enrayer le lent déclin, même si l'âge avancé des quatre « mamies de Miami » qui s'y illustraient de façon savoureuse ne les empêcha nullement de déployer jusqu'au dernier épisode produit en 1992 une remarquable énergie !

Il enchaîne aussitôt en écrivant des scripts pour *The Golden Palace* (le spin-off des *Craquantes*), centré sur trois de ces vieilles dames de caractère qui tentent de gérer un hôtel après le remariage de la quatrième. Les démêlés de ces héroïnes lui donnent en 1995 l'idée de *The Five Mrs. Buchanan*, série une nouvelle fois basée sur un quatuor de femmes que tout oppose... excepté la haine qu'elle vouent à leur belle-mère commune.



Mary Alice Young (Brenda Strong).

Vient ensuite pour Marc Cherry le temps des « vaches maigres », et force est de constater que les programmes qu'il cosigne ou qu'il crée alors (*The Crew*, où quelques hôtesse de l'air se contentent de cohabiter avec leurs collègues stewards, et *Macho Man* dont les protagonistes masculins sont tous gays) font l'impasse sur la carte maîtresse des oeuvres auxquelles il avait participé jusque-là : les représentantes du « beau sexe ».

En toute logique compte tenu des espoirs qu'il place en *Desperate Housewives*, la série que finit par lui acheter ABC en 2003 [5], c'est donc encore à une femme que son créateur laisse le soin d'accueillir le téléspectateur à l'ombre des façades de Wisteria Lane au début de chaque épisode (et de prendre congé lorsque celui-ci se termine). Une femme à qui le rôle d'hôtesse convient d'autant mieux qu'elle connaît parfaitement bien le quartier... et pour cause : elle y vivait avant de se suicider ! Eh oui, notre guide virtuelle mais néanmoins omnisciente dans ce monde factice n'est autre que Mary Alice Young, dont la voix tour à tour placide et enjouée commente les moindres faits et gestes (mais aussi les pensées les plus intimes !) des habitants qu'elle a laissés derrière elle.

Femmes au bord de la crise de nerfs

Comme le laisse supposer son titre [6], aucune des femmes de cette série n'est foncièrement heureuse. Car malgré les apparences de bonheur qu'elles se font un devoir d'afficher devant leur famille et leurs amis, ces femmes modernes n'ont rien à voir avec les « matrones » de certains des tableaux utilisés dans le générique.



Gabrielle Solis et Soeur Mary Bernard (Melinda Page Hamilton).

Et le suicide de Mary Alice les trouble d'autant plus qu'il vient réveiller au plus profond de chacune d'elle une cacophonie d'envies, de frustrations et de regrets.

Gabrielle peut-elle se satisfaire d'un corps de rêve, d'une peau satinée, d'un fougueux amant, de confort et de luxe à ne plus savoir qu'en faire ? Rien n'est moins sûr, et encore faut-il que ce qu'elle « possède » (ce verbe constituant le maître-mot de son existence) ne lui soit disputé d'aucune façon. Alors qu'on aurait pu la croire de plus en plus indifférente à son mari (dont le séjour en prison ne semble pas l'émouvoir outre mesure, pourvu qu'il soit sans effet notable sur son train de vie), l'intransigeante Gaby est ainsi prête à en venir aux mains pour arracher Carlos aux griffes de Soeur Mary Bernard : folle de rage, elle va jusqu'à se jeter sur sa « rivale » dans les travées de l'église où elle assiste habituellement à l'office en grande (re)tenue ! Quant aux questions que la jeune latino-Américaine se pose autour de l'éventualité de devenir mère, elles cristallisent à elles seules l'essentiel des angoisses existentielles de « Madame Solis ». Cette dernière commence en effet par refuser catégoriquement à Carlos l'enfant qu'il désire plus que tout au monde, arguant du fait que ni les termes de l'arrangement pré-nuptial pris en la matière, ni l'utilisation de son utérus ne sont renégociables. Mais elle se retrouve tout de même enceinte et perd accidentellement le bébé alors qu'elle commençait à accepter l'idée de lui donner le jour, une telle épreuve achevant de persuader la « nouvelle » Gabrielle que la maternité serait sans doute la meilleure chose qui puisse lui arriver.

Pourquoi un tel revirement ? Gaby a-t-elle fini par comprendre qu'elle n'était pas irrémédiablement condamnée, si elle élevait un enfant, à en faire le témoin de frasques similaires à celles de sa propre mère (l'exubérante Lucia Marquez qui, de mariages en liaisons fugaces, en a visiblement fait voir de toutes les couleurs à sa fille) ? Ou a-t-elle envie, dans un état d'esprit proche du caprice, d'ajouter à sa collection de bijoux un nouveau « diamant » d'autant plus précieux qu'il sera doué de vie ? Toujours est-il qu'elle est prête à se mettre en quatre pour garder auprès d'elle la petite Lily (Faith et Hope Dever [7]), et que la scène au cours de laquelle la police vient lui enlever le nourrisson



(que ses parents, irresponsables mais légitimes, ont finalement décidé de ne pas proposer à l'adoption) nous montre une Gabrielle dont l'hystérie ne prête pas du tout à rire... mais nous serre bien au contraire le coeur.

Et Lynette, alors ? Peut-elle se contenter, en guise d'« idéal », d'élever au mieux les enfants nés de son mariage avec Tom ? Difficile, même si elle se montre disposée à défendre ceux-ci bec et ongles contre des habitantes de Wisteria Lane excédées (Mme McCluskey n'est pas la dernière à se plaindre des petits Scavo) ou « dépassées » (pour avoir manqué de vigilance un jour où elle devait théoriquement assurer la garde des quatre bambins, Bree Van De Kamp se retrouve temporairement en froid avec sa voisine et amie). L'ancienne « Working Girl » n'hésite pas non plus à protéger ses enfants contre l'ostracisme de certains adultes (Maisie Gibbons apprend à ses dépens qu'elle n'aurait jamais dû considérer les jumeaux comme « quantité négligeable » dans l'organisation du spectacle de l'école) ou des racontars de mères d'élèves médisantes (Tammy Brennan, particulièrement mal placée pour lancer une telle calomnie, a tort de prétendre que Preston et Porter sont responsables de l'arrivée des poux dans leur classe). Car au-delà de son rôle de mère et de femme au foyer, la créativité de Lynette demande à s'épanouir avec tant de force (certes décuplée par les médicaments contre l'hyper-activité de ses fils qui la rendent un temps « accro ») qu'elle profite d'un dîner auquel son mari convie ses patrons pour proposer à ces derniers des idées personnelles sur la campagne de marketing qu'ils préparent.

Si elle ne retravaille pas à l'extérieur (ou si elle ne parvient pas à se sevrer des petites pilules qui l'aident à se faire passer pour une « Super Woman » aux yeux de tous), qui sait si Lynette n'en arrivera pas aux mêmes extrémités que Mary Alice Young ? Celle-ci apparaît d'ailleurs à son ancienne voisine dans un rêve aux allures de cauchemar, au sein duquel elle lui tend une arme à feu dont la « mère-courage » n'a plus qu'à presser la détente pour en finir... Funeste « issue » qui résulte certes d'une illusion passagère, mais le retour de cette « battante » dans le monde de l'entreprise ne lui suffit pas non plus pour trouver l'épanouissement auquel elle aspirait : perpétuellement inquiète pour ses quatre enfants, pour son époux et pour son mariage, elle se lance dans les plans les plus hasardeux afin de savoir en permanence ce que font ses proches lorsqu'ils ne se trouvent pas à ses côtés ! Ce qui

l'amène à découvrir, s'agissant de son propre mari, une situation à propos de laquelle elle commence par se méprendre au point d'entrer dans une crise « ultime », de prendre deux enfants sous chacun de ses bras déjà chargés de bagages et de quitter le domicile conjugal jusqu'à plus ample information.

Bree peut-elle, pour sa part, laisser se craqueler le vernis dont elle a enduit tout ce qui constitue son existence en même temps que sa propre personne, ce qui reviendrait à laisser poindre ses émotions ? Si l'on ne peut que le déplorer pour feu le principal intéressé, une telle « mise à nu » n'aurait sans doute pas été envisageable du vivant de Rex. Seuls le veuvage et ses aléas auront su contribuer à révéler les défauts de la cuirasse dont la trop parfaite Mme Van De Kamp ne parvenait pas à se défaire jusque-là. On l'avait certes entendue pousser de déchirants sanglots au moment où elle s'était enfin décidée à laisser tomber l'entretien de son argenterie (déjà rutilante) après l'annonce du décès brutal de son époux.



Cet abandon semble toutefois dérisoire au regard de l'immense détresse qui la submerge au terme d'une cérémonie funèbre en grande pompe, d'une exhumation et d'un nouvel enterrement, lorsqu'elle réalise que Rex a quitté la terre des vivants en la soupçonnant de l'avoir empoisonné mais avec suffisamment d'amour en réserve pour lui pardonner ce geste.

Dès lors, aussi paradoxal que cela puisse paraître alors même qu'elle s'autorise enfin à profiter de la vie sans plus se soucier des apparences, tout se met à dérailler dans la vie de Bree : elle perd totalement le contrôle de ses enfants, Danielle lui faisant payer son obsession des convenances en se prêtant à quelques « liaisons dangereuses » tandis qu'Andrew s'emploie de son côté à exécuter le plan, fomenté de longue date, selon les termes duquel la moindre faille dans le quotidien de sa mère sera prétexte à faire de celui-ci un véritable enfer. Bree s'imagine en outre que la consommation de plus en plus régulière d'alcool l'aidera à tenir le coup quand cette addiction la pousse au contraire vers le fond du gouffre au bord duquel elle s'accrochait jusque-là de toutes ses forces. Une fois qu'elle a lâché prise, rien ne peut plus éviter à notre jolie rousse une déchéance marquée par des scènes aussi cauchemardesques que ce réveil provoqué, un « beau » matin, par le système d'arrosage de

sa pelouse alors qu'elle vient de passer la nuit — ivre morte ! — au milieu de celle-ci. Chez quelqu'un ayant toujours représenté un modèle de retenue et de contrôle de soi, le moment où les nerfs finissent par lâcher ne peut hélas donner lieu qu'à un bien triste spectacle...

Susan, enfin, que sa charmante naïveté et sa foncière gentillesse semblent mettre à l'abri de tout désespoir véritable, a-t-elle une chance de continuer à traverser les épreuves qui jalonnent sa destinée sans que celles-ci écornent pour de bon son indéfectible optimisme ? Peut-être après tout, si l'on considère que l'accumulation quasi-quotidienne de mini-catastrophes dont elle constitue généralement l'épicentre lui tient lieu de « problèmes »... lesquels trouvent presque toujours une solution rapide ! Ni les postures les plus fâcheuses, ni les quiproquos les plus inextricables, ni les gaffes les plus monumentales ne semblent finalement plonger cette « tête de linotte » dans l'embarras de façon durable, sa désarmante candeur et sa perpétuelle bonne humeur lui épargnant l'essentiel des reproches qu'une autre essuierait inévitablement en des circonstances similaires.



Même la découverte tardive de l'identité de son père, qui tient une boutique d'alimentation pour animaux à deux pas de Wisteria Lane, ne provoque aucun des débordements d'émotions auxquels on aurait légitimement pu s'attendre. Ces retrouvailles « familiales » se soldent en effet par de telles crises (cardiaque pour le géniteur de l'illustratrice ; de jalousie pour son épouse qui croit que ce dernier a une liaison avec la « jeunette » qu'elle a vu lui tourner autour) que Susan, même si elle en avait éprouvé le besoin, n'a guère l'occasion de piquer la sienne !

Reste bien entendu le terrain miné des amours, lequel arrache parfois à l'ex-Mme Karl Mayer (comme à ses amies) des larmes amères. Au premier rang de ses déceptions sur ce plan, le moment dramatique où Mike Delfino la quitte après avoir découvert qu'elle était à l'origine de l'éloignement soudain de Zach (le fils dont il avait toujours ignoré l'existence) provoque chez notre touchante écervelée un déchirement dont on comprend qu'il s'avère difficile à surmonter. Mais cette petite « trahison », commise à l'instar de ses précédentes bévues avec la naïve certitude d'agir pour le mieux, a toutefois de grandes chances de lui être pardonné aussi facilement que les précédentes. Car Susan, plus encore peut-être que toutes les autres

héroïnes de la série réunies, semble faite pour connaître un jour le bonheur derrière lequel on la voit perpétuellement courir.

Tant qu'il y aura des femmes

S'il n'a été question ici que des deux premières saisons de la série (les seules à avoir été diffusées en France au moment de la rédaction de ce dossier), nos héroïnes n'en ont pas fini pour autant avec leurs « démons » (intérieurs aussi bien qu'extérieurs). La troisième saison (en cours de diffusion outre-Atlantique) ouvre ainsi des perspectives dont certaines n'ont rien de particulièrement « rassurant » quand d'autres, au contraire, pourraient bien infléchir dans le bon sens la destinée de ces femmes d'exception.

[*Attention, les lignes suivantes contiennent des révélations* : On y assiste pêle-mêle à : un nouveau mariage (« Bree, voulez-vous prendre pour époux Orson Hodge ici présent... »), de sombres dissimulations (les dentistes ne sont pas toujours les honorables praticiens que l'on s' imagine...), un retour inattendu (celui du nouveau fils prodigue, Andrew Van De Kamp, qui réintègre le « cocon » familial et tâche de se racheter une conduite en réduisant au silence la « bête » qui sommeille en lui... mais combien de temps pourra-t-il ainsi réfréner ses pulsions ?), une grossesse inopinée (Danielle Van De Kamp, influençable « pousse » qui s'apprête à se transformer en « belle plante », couche en effet avec son professeur d'histoire avant de « piquer » le petit ami de sa soit-disant copine Julie sans prendre les précautions d'usage...), une fusillade (exit l'« autre femme » de la vie de Tom Scavo !), des arrivées (celle de Kayla Huntington, fillette désormais orpheline de sa mère biologique, chez les Scavo ; celle de l'adolescent à problèmes Austin McCann chez sa tante Edie Britt, laquelle accueille ensuite pour quelques semaines son propre fils ; celle enfin d'une nouvelle voisine nommée Alma Hodge, l'ex-femme d'Orson, qui emménage dans la maison laissée vacante par le départ des Applewhite).]



[Attention, les lignes suivantes contiennent des révélations : Et le festival de surprises ne s'arrête pas à ces péripéties puisque nous avons également droit à : une reconversion professionnelle (de la publicité aux pizzas, il n'y a finalement qu'un pas à franchir pour les Scavo), un réveil très attendu (et rien de plus facile que de faire croire à un amnésique qu'il était follement amoureux de sa blonde voisine avant le choc l'ayant plongé dans cet état, n'est-ce pas, Edie ?), une vaine tentative de séduction (Gabrielle se découvre avec effroi un nouvel admirateur « secret » en la personne de Zach Young, rendu richissime par la mort de son grand-père Noah Taylor), un divorce (malheureusement, plus de compromis possibles entre Gaby et Carlos...), quelques inquiétantes découvertes (du corps retrouvé dans le congélateur de Mme McCluskey aux photos tendant à prouver que l'homme ayant racheté la maison des Young est pédophile), une naissance (Xiao-Mei n'allait tout de même pas porter éternellement le bébé de ses employeurs...) et un cruel dilemme (entre le britannique Ian Hainsworth, qui hante les couloirs de l'hôpital de Fairview où « repose » sa femme plongée dans un profond coma, et le « Yankee » Mike Delfino qui a réussi à émerger de celui dans lequel il avait sombré, le cœur de Susan balance...). Sans oublier une « innovation » bienvenue lorsque feu le Dr Rex Van De Kamp s'approprie le temps d'un épisode (*My Husband, the Pig*, ép. 62 [3.16]), exceptionnellement centré sur les hommes de la série, le rôle de narrateur en lieu et place de Mary Alice Young.]

Il semble encore bien loin, le jour où la vie deviendra monotone à Wisteria Lane !

[1] Abréviation de l'expression « White Anglo-Saxon Protestants », qui désigne littéralement les anglo-saxons de couleur blanche et de confession protestante ayant émigré en masse outre-Atlantique dans les premiers temps de la colonisation du territoire nord-américain. Forts des principes moraux et des habitudes de vie de ces précurseurs, leurs descendants ont parfois tendance à se réclamer d'une sorte d'« aristocratie » à l'échelle de la nation que leurs aïeux ont contribué à fonder.

[2] Edie Britt continue à illustrer un bien étrange paradoxe : associée aux quatre héroïnes récurrentes sur toutes les photos promotionnelles de la série (comme si sa présence allait de soi), elle est en revanche absente de nombreux épisodes (dont *Les tourbillons de la vie*, ép. 46 [2.23], le season finale de la saison 2 d'une durée exceptionnelle de 84 minutes, ce qui va dans le sens de l'importance manifestement moindre accordée par ses créateurs au personnage de la « vamp » de Wisteria Lane). Alors que son franc-parler fournit un contrepoint idéal aux propos généralement policés des autres femmes du quartier (sa lutte féroce contre une Susan Meyer « sur son petit nuage » donnant lieu à quelques-unes des scènes les plus drôles de *Desperate Housewives*), force est de constater que les scénaristes relèguent très souvent la sulfureuse Edie au second plan... même si l'actrice Nicollette Sheridan — dont la plastique témoigne à elle seule d'un passé « chargé » — a sans doute décroché grâce à Marc Cherry un rôle propre à marquer sa carrière toute entière !

[3] Marc Cherry raconte avoir suivi, alors qu'il s'était « mis au vert » en 2001 dans son Oklahoma natal auprès de sa maman, un reportage concernant l'affaire Andrea Yates, une

Texane accusée d'avoir noyé ses cinq enfants dans sa baignoire. Se demandant à voix haute comment une mère pouvait en arriver à agir de la sorte, Cherry a alors eu la surprise d'entendre la sienne lui confier qu'elle avait parfois ressenti des pulsions infanticides quand le petit Marc et sa soeur se montraient particulièrement infernaux. Il n'en fallait pas davantage à ce professionnel de la télévision pour considérer que si quelqu'un de la trempe de sa génitrice avait pu avoir de telles pensées, n'importe quelle femme au foyer était susceptible de « craquer » sous la pression du quotidien : l'idée de *Desperate Housewives* était née !

[4] Cette actrice américaine se verra confier le rôle de Gloria Hodge dans la saison 3 de *Desperate Housewives*.

[5] De la Fox à CBS en passant par NBC, HBO, Showtime et Lifetime, aucune des autres chaînes auxquelles ce projet avait été présenté la même année n'émit le souhait d'y investir le moindre dollar... ce dont elles doivent se mordre les doigts aujourd'hui !

[6] *Desperate Housewives* signifie littéralement « Femmes au foyer désespérées ».

[7] Aux États-Unis, la loi impose qu'un enfant en bas âge ne passe jamais plus de quelques heures par jour sur un plateau de tournage. Pour des séries nécessitant que les acteurs soient sur le « pied de guerre » durant un temps beaucoup plus long, on a donc recours à des jumeaux ou jumelles tournant à tour de rôle.